

**Charles Zanobi Rodolphe,
2^e comte Colonna Walewski (1848-1916)
Petit-fils de Napoléon I^{er}**

Abel Douay et Gérard Hertault

Curieux destin que celui de Charles Zanobi Rodolphe Walewski, fils de ministre et petit-fils d'Empereur. On est tenté de lui appliquer le message célèbre de Nelson à Trafalgar : « Pour Lady Hamilton, pour la Royal Navy, pour l'Angleterre » en le paraphrasant ainsi : « Pour l'Armée, pour Félicie, pour la France », avec pour ressort une volonté et un enthousiasme débordant. Champollion ne disait-il pas : « L'enthousiasme est le secret de la vraie vie, celle de l'intelligence et du cœur » ?

Pour l'Armée

Des débuts sous la contrainte

Des amours bien connus de Napoléon I^{er} et de Marie Walewska devait naître un fils : Alexandre, le 4 mai 1810 (Walewice, en Pologne). Sa mère avait été mariée à dix-huit ans avec le comte Athanase Walewski qui en avait alors soixante huit. Le comte reconnaîtra l'enfant et Napoléon le dotera le jour de ses deux ans.

Dans ses instructions testamentaires, l'Empereur exprimera le souhait qu' « Alexandre Walewski soit attiré au service de la France. » Mais les aspirations du jeune homme seront toute autres et il fera, comme on le sait, une carrière diplomatique brillante notamment comme ministre des Affaires étrangères de son cousin l'Empereur Napoléon III.

Un premier mariage à Londres avec lady Caroline Montagu, fille du 6^e comte de Sandwich, le laissa veuf au bout de trois ans. Il avait alors vingt et un ans. Après une liaison assez longue avec la tragédienne Rachel, il épousa en secondes noces, le 14 juin 1846, une italienne : Marie Anne Ricci (née à Florence le 18 juillet 1823), dont la famille était de noblesse récente. De ce mariage devaient naître trois enfants qui survécurent : Charles, 2^e comte Colonna-Walewski, né à Florence le 4 juin 1848, Élise, future comtesse de Bourqueney et Eugénie qui épousera Frédéric, comte Mathéus. De la liaison avec Rachel devait naître Alexandre Antoine Colonna Walewski, dont descendent les Walewski actuels.

Marie Anne Ricci, comtesse Walewska

Marie Anne Ricci, comtesse Walewska, défraya la chronique de l'époque par ses dépenses somptuaires et par sa vie sentimentale très agitée. Elle n'avait que quarante cinq ans lorsque Alexandre Walewski la laissa veuve et dans une gêne relative. Elle n'en continua pas moins à donner ses leçons de danse du temps où son mari était ambassadeur à Londres et ses fameux "mercredi d'ensuite". Bien des jeunes filles faisaient chez elle leur entrée dans le monde et bien des jeunes gens leur devront leur mariage. Les réceptions qu'elle avait données au ministère des Affaires étrangères rivalisaient avec celle des Tuileries.

Mais tout cela coûte cher. Marie Anne sait courtoiser. L'Empereur tout d'abord. Dans le train qui les mène à Compiègne, la princesse Mathilde verra dans le compartiment voisin : « son très cher cousin à cheval sur les genoux de Marie Anne, l'embrassant sur la bouche et plongeant une main dans son sein... »

« Sultane validée la plus constante », écrira Viel Castel, “le Sultan” la quittera pour Madame de Gréville. Il lui rachètera néanmoins pour un million de francs le domaine d’Orx dont il avait fait don à son mari en 1858. Fin 1868, il lui accordera une pension de vingt mille francs en la nommant dame d’honneur de l’Impératrice. Tout cela sera vite englouti. Mais, lorsque la débâcle survint, Thiers, qui fut « l’ami particulier¹ » de son mari, lui fit obtenir par Jules Grévy, alors président de la République, une nouvelle pension annuelle, de quinze mille francs cette fois, « en retour des services rendus ».

En 1876, de nouveau Marie Anne n’a plus un sou. Très opportunément, elle annonce son intention d’épouser un italien, le comte d’Alessandro, continuant néanmoins à s’afficher à Paris avec un certain de Martino. Toute sa famille se liguera pour éviter le scandale en l’exilant à Florence. C’est là qu’elle épousera, le 20 janvier 1877, le comte d’Alessandro. Sept ans plus tard, celui-ci n’avait plus un sou. L’argent, une fois de plus, s’était volatilisé entre les mains de son épouse.

Mais une autre occasion semblait se présenter : son fils Charles allait épouser Félicie Douay, fort bien dotée. Aussitôt, elle écrit à Charles : « J’aime beaucoup Félicie et je suis heureuse de votre bonheur. Gardez-le soigneusement, c’est ce que je demande à Dieu. Pour rien au monde je voudrais que pour moi vous vous priviez de quoi que ce soit. Je préfère demander l’aumône ! L’argent est à ta femme et ce serait peu honnête en effet de le lui prendre. Elle a été assez grande et généreuse avec toi ! Si vous voulez me faire l’avance de quelques centaines de francs, j’accepte n’ayant rien dans ma banque en ce moment. » Telle était Marie Anne... ! Finalement, par amour pour son mari, Félicie contribuera à éponger les dettes les plus criardes.

Mais soyons justes. Marie Anne aimait ses trois enfants et Charles en particulier. On ne peut que sourire en pensant à la vie menée par celle qui lui donnait ce conseil, à propos des demi-mondaines (Charles avait vingt et un an et était alors troisième secrétaire d’Ambassade à Londres) : « Je pense que tu demandes avis au prince de la Tour d’Auvergne sur tout ce que tu dois faire vis-à-vis des princes et ne peut rien faire sans son avis et à mon sens il faut éviter autant que de possible de te trouver avec une... Tu ne les connais pas, aussi ta position est des plus simples, soit certain que cela pourrait te donner des ennuis ! »

La « véritable petite rouée qui avait su, tout en couchant avec l’Empereur, se faire l’amie de l’Impératrice » (Viel-Castel), s’éteindra à Paris le 18 novembre 1912. Elle avait quatre vingt neuf ans.

Ancien ministre des Affaires étrangères puis ministre d’État de Napoléon III, Alexandre Walewski envisage pour son fils Charles une carrière diplomatique dont il projette de tracer la voie. Ce dernier n’a encore que dix-huit ans lorsque son père le fait nommer au département des Affaires étrangères pour prendre part aux travaux de la Direction politique (17 décembre 1866). Il y accomplira différentes missions à la satisfaction de tous et en sera régulièrement récompensé : notamment en Turquie², en Tunisie³, au Portugal⁴ et en Grèce⁵, à la satisfaction de tous. Moins de deux ans plus tard, il est nommé “attaché payé” à cette même direction (5 octobre 1868). Ce jour-là, son père, embaumé depuis huit jours, attend toujours d’être enterré (décès le 27 septembre 1868 – obsèques le 9 octobre en l’église de la Madeleine).

Voilà plus de deux ans que Charles cherche l’occasion de s’évader du monde diplomatique pour s’engager dans l’armée, son plus vif désir. Mais l’omniprésence de son père est telle que son fils s’incline devant sa volonté, par delà la tombe. Il attendra, pense-t-il, encore quelques mois avant d’embrasser la carrière des armes. Il rejoint son poste au ministère. Sa mère, Marie Anne de Ricci, comtesse Walewska et l’Empereur veillent.

Le 4 février 1869, Charles Walewski est envoyé en mission à Athènes, le 28 mai, l’Empereur le nomme secrétaire de 3^e classe à l’Ambassade de France à Londres. Il est alors chargé de

¹ Comte d’Ornano, *La vie passionnante du comte Walewski, fils de Napoléon*, les éditions comtales, Paris, 1953.

² Patrimoine du comte Charles-André Walewski, A 285-13, nommé par l’Ambassade impériale ottomane, Chevalier de l’ordre impérial du Medjidieh de 5^e classe, le 12 août 1867.

³ Ibid. A 285-2, nommé au nom de son altesse le Bey de Tunis, Commandeur du Nicham Iftottkar, le 14 mars 1868.

⁴ Ibid. A 289-49 et 50 et A 285-11, nommé par le roi du Portugal et des Algarves, Chevalier de l’Ordre Royal Militaire Portugais de Notre Seigneur Jésus-Christ, le 28 août 1868.

⁵ Ibid. A 285-5 et 6 et A 284-56, nommé au nom de Sa Majesté le Roi de Grèce, Chevalier de l’Ordre Royal du Sauveur de la Grèce (Croix d’argent), le 7 février 1869 et, le 6 décembre de la même année (A 284-52), Chevalier de l’ordre de Saint Grégoire le Grand (Pie IX pape).

présenter les protocoles et décisions de la conférence de Paris après le conflit entre la Grèce et la Turquie⁶. Il a vingt et un ans et attend le moment propice.

L'appel des armes. Premiers combats

La guerre de 1870 lui donne l'occasion et le prétexte recherché. Le 27 juillet, il quitte la diplomatie profitant des circonstances et s'engage dans la garde mobile de la Seine dans laquelle il est nommé sous-lieutenant au 8^e bataillon, 1^{ère} compagnie⁷. Son entourage, ses protecteurs, ne comprennent pas. L'Impératrice dira à Marie Anne : « Je ne puis comprendre que l'on quitte sa carrière⁸. » Le 21 septembre 1870, il est lieutenant et capitaine courant décembre⁹. Entre-temps, l'Empire a sombré le 4 septembre, mais Charles a eu le temps de se faire remarquer. Un officier prussien témoignera notamment de sa témérité et de la fougue qu'il montrait en traversant au galop les lignes allemandes. Son chef de corps fera part de sa brillante conduite à l'attaque de Bondy le 15 octobre 1870 et le général de brigade Valette de son calme et de son sang-froid pendant les bombardements du plateau d'Avron. Il le proposera pour la croix de la Légion d'honneur, qu'il recevra le 17 juillet 1871¹⁰. Charles Walewski sera ainsi de tous les combats, notamment ceux de Bougival et de Buzenval...

Réfugiée à Bruxelles, Marie Anne Walewska s'inquiète pour son fils : « Mon bien cher enfant, ton petit mot de Villejuif me rassure [...] Enfin que Dieu te protège, tu me dis de penser à toi, tu es ma seule et unique préoccupation ! Que peut-il y avoir de plus pour moi que toi ! Enfin je te dirai pense à ta mère ! Et ne t'expose pas inutilement !... ¹¹»

Mais la France doit capituler. Le 7 mars 1871, le capitaine des gardes mobiles Charles Walewski est licencié. Le 18 mars, Paris se soulevait mais Charles ne fera pas partie des troupes versaillaises rétablissant l'ordre dans Paris. L'ordre sera rétabli dans une capitale en proie aux flammes, mais à quel prix ! Charles ne sera déjà plus là, happé par sa famille, sa mère en premier. De Bruxelles toujours, Marie Anne écrit : « Je suis très contente que tout soit enfin fini, et bien fini ! [...] On dit que Monsieur Thiers est entré en engagement avec la Commune, est-ce possible de s'entendre avec ces gens là ? Ici, nous sommes d'un noir effrayant. Je ne sais si vous êtes basés à Versailles et le maréchal Mac Mahon, qu'espère-t-il ? Je te bénis et t'embrasse, ta mère¹². »

À nouveau, un diplomate sous contrainte

Le 23 mars 1871, Thiers nomme Charles 3^e secrétaire d'ambassade à Vienne. Une fois encore, la carrière militaire s'éloigne de lui. Un espoir cependant, Jules Favre n'étant pas favorable à la décision de Thiers, Charles sollicite un poste au Japon¹³. Le 17 avril, Charles confirme sa demande à Jules Favre qui l'accepte. Toutefois, le 26 juin, il lui exprimera son profond regret de quitter la carrière des armes, en des termes où perce son amertume : « Obligé de renoncer à l'armée malgré tout le goût que j'ai pour la carrière militaire, j'étais décidé à demander à faire partie d'une mission lointaine [...] Malgré vos offres bienveillantes, je n'ai pas hésité un

⁶ Ibid. A 284-13.

⁷ Ibid. A 284-80 et SHD 6^F 47523.

⁸ Ibid. A 290-4 à 6. Cité dans une lettre de Marie Anne à Charles, le 18 juillet 1870.

⁹ SHD 6Y^F 47523.

¹⁰ Ibid. et A 284-43 et 44.

¹¹ Ibid. A 290-12 à 15. Lettre de Marie Anne à Charles depuis Bruxelles, le 12 décembre 1870.

¹² Ibid. A 290 28 à 32. Lettre de Marie Anne à Charles le 20 avril 1871.

¹³ Archives du Ministère des Affaires étrangères, dossier Charles Walewski.

seul instant à vous demander d'être envoyé avec mon grade au Japon...¹⁴» De son côté, toujours à Bruxelles, la rouée Marie Anne écrit à son fils : « Cet éloignement est affreux pour moi mais je n'en suis pas la cause !¹⁵»

À vingt-deux ans, Charles se reprend. Il renâcle aux décisions familiales et temporise. Le 25 juillet, nouvelle lettre à Jules Favre demandant de reporter sa date de départ... « suite au décès de son père » survenu trois ans auparavant ! Sa mère l'aura, cette fois entendu et appuie la demande de son fils, à laquelle, par le courrier qu'il adresse à Charles, Jules Favre consent : « Monsieur le président Benoit Champy m'a en effet exprimé le désir de Madame votre mère de vous conserver jusqu'au mariage de Mademoiselle votre sœur (il s'agit d'Élisa Colonna Walewska avec Félix, comte de Bourqueney, qui doit avoir lieu à Paris le 10 octobre 1871, ndlr), auquel elle serait heureuse de vous voir assister¹⁶ » Dès le 11 octobre, Charles a pris sa décision contre la volonté de sa famille, contre l'avis de ses amis et protecteurs. De sa haute et belle écriture, il s'adresse au ministre des Affaires étrangères : « Je suis depuis longtemps déjà, désireux d'entrer dans la carrière militaire et j'ai maintenant l'espoir d'obtenir bientôt en Afrique un grade que je sollicite dans le régiment étranger. Je viens en conséquence prier Votre Excellence de vouloir bien accepter ma démission de secrétaire de la légation de France au Japon...¹⁷ » Celle-ci sera acceptée par Adolphe Thiers, président de la République, le 15 novembre seulement. Charles Walewski est alors nommé secrétaire d'ambassade honoraire de 2^e classe¹⁸.

Comment devenir “citoyen français” par sa seule volonté ?

Pourquoi entrer dans “le régiment étranger”, unité qui préfigurait la future “Légion étrangère” ? En réalité, Charles Walewski n'était pas Français. Alexandre, son père, était né à Walewice en Pologne et était fils reconnu d'Athanase Walewski et de Maria Walewska, tous deux polonais. Pour obtenir la nationalité française, Alexandre s'était engagé dans le régiment étranger en août 1833 avec le grade de capitaine et était envoyé en Afrique du Nord. Le 3 décembre 1833, une ordonnance royale lui accordait la nationalité française¹⁹.

Son fils Charles suivra le même chemin. Il sera admis “à titre étranger” dans le régiment étranger le 21 décembre 1871 avec le grade de sous-lieutenant²⁰. Son ancienneté dans le grade de capitaine dans la garde mobile était insuffisante pour être admis avec ce grade. En cinq mois, Charles Walewski était passé du grade de sous-lieutenant à celui de capitaine. Il fallait pourtant trois ans avant d'être sous-lieutenant, cinq ans pour être lieutenant, cinq ans encore pour être capitaine. Avec de tels délais, Charles aurait au mieux terminé sa carrière comme commandant. Aussi se dépense-t-il sans compter aux avant-postes. Lorsque la ville de Mascara sera attaquée par les arabes, le sous-lieutenant Walewski sera chargé d'établir une grand'garde sur le plateau de Babali, avec une compagnie de soixante hommes.

Un officier étranger ne pouvait servir que dans le régiment étranger. L'avancement sur toute l'armée ne lui était pas applicable. Si ses services étaient exceptionnels, l'Inspecteur général pouvait appeler sur lui l'attention du Ministre de la Guerre pour le faire passer dans le cadre

¹⁴ Ibid. Lettre du 26 juin 1871 de Charles Walewski à Jules Favre.

¹⁵ Patrimoine Charles-André Walewski : A 284 28-32.

¹⁶ Patrimoine Charles-André Walewski : A 284 10 et 11.

¹⁷ Archives du Ministère des Affaires étrangères, dossier Charles Walewski et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-7.

¹⁸ Patrimoine Charles-André Walewski : A 284 29-30.

¹⁹ Archives nationales, BB 17 A, document 10.

²⁰ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284 81, A 284 33 et 34.

français. Après deux années passées au régiment étranger, il était admis à servir au titre français pour prendre rang à la date du décret, le 25 novembre 1873²¹.

Ce même jour, il était affecté à Lyon au 7^e régiment d'infanterie de ligne mais passera pour convenance personnelle, au 66^e de ligne. Son divisionnaire, le général du Barail qui commande le 9^e corps d'armée, n'a pas été sans remarquer ce jeune homme à la distinction naturelle, réservé, à la conduite irréprochable, ordonné, excellent cavalier... Il ne tarde pas à en faire son officier d'ordonnance (15 février 1875)²².

Enfin, le 26 janvier 1878, Charles Walewski sera promu au grade de lieutenant au 66^e de ligne²³. Il a trente ans. En moyenne, les officiers issus de l'École spéciale militaire avaient alors vingt trois ans.

Pour son malheur, car cela ne peut que ralentir son avancement, Mac-Mahon, Président de la République, l'a également remarqué pour remplir les fonctions d'officier d'ordonnance pendant la durée de l'exposition universelle²⁴. Nul officier mieux que lui n'avait l'expérience des réceptions diplomatiques et des protocoles. Il sera donc détaché de l'armée du 24 avril 1878 au 1^{er} février 1879, car le Maréchal Président le maintient dans ses fonctions quelques temps encore après la clôture de l'exposition. Certains souverains lui marqueront leur satisfaction, tel le roi des Belges Léopold II²⁵ et le roi du Portugal et des Algarves²⁶.

Rentré au corps le 1^{er} février 1879, Charles Walewski ronge son frein pendant deux ans, notamment comme attaché à l'État major du gouverneur militaire de Paris²⁷. Enfin, en 1881, il obtient de partir en campagne en Tunisie. Dans un premier temps, il participera aux combats du Kef, de Tabarca, à la prise de Bizerte du 24 avril 1881 au 12 mai. La Tunisie se retrouvait alors, de fait, sous protectorat français. Dans un deuxième temps, ce fut le Sud Oranais qui se soulevait. Les combats durèrent du 13 juillet 1881 au 15 octobre 1882, marqués notamment par la prise de Sfax, Sousse et Kairouan²⁸.

Le 25 mai 1884, Charles Walewski était nommé capitaine au 76^e de ligne²⁹. Il avait déjà trente six ans. Son avancement demeurera très lent et à partir de ce moment là, sans faits marquants mais avec la monotonie de la vie de garnison. Il attendra dix ans pour recevoir la médaille coloniale avec l'agrafe "Tunisie"³⁰. Le 18 mai 1885, il était promu capitaine adjudant major.

Victime avant la lettre du "boulangisme"

Le mauvais état des finances, une révision insuffisante de la constitution en 1884, la stagnation des affaires, amenèrent la chute de Jules Ferry, la scission du parti républicain et une crise de trois ans (1886-1889) durant laquelle le général Boulanger, qui intriguait en vue du pouvoir, négocia avec le prince Napoléon. Sans être boulangiste, Charles était connu pour fréquenter les milieux bonapartistes³¹. Son ami R. Reynier le mettait en garde : « ... Nous

²¹ Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-79.

²² SHD 6Y^F 47523.

²³ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-77.

²⁴ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-74.

²⁵ Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-55 et A 285-10, nommé le 12 juin 1878, Chevalier de l'ordre de Léopold, roi des Belges.

²⁶ Ibid. A 284-46 à 48, nommé le 14 novembre 1878, Chevalier de l'ordre royal militaire portugais de Notre Dame de la Conception de Villa Vicosa.

²⁷ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-35 et 36.

²⁸ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-36.

²⁹ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-71.

³⁰ Le 30 août 1894, Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-41.

³¹ Comme les monarchistes, les bonapartistes comptaient sur une révision de la constitution pour renverser la république et fomentaient ainsi l'espoir d'une revanche contre l'Allemagne.

sommes au pouvoir des jacobins. Ils ne lâcheront pas la place si facilement, il faut s'y attendre. Je crois que nous allons voir de singuliers bouleversements et que la pauvre armée subira une crise assez critique. Faire le mort est, je crois, ce qu'il y a de mieux actuellement. Il va y avoir des plans au 2^e bureau, dès que l'épuration générale sera commencée ; mais je crains que ni vous, ni moi, nous ne soyons suffisamment bien noté par l'illustre colonel Yung³² (le Grand Maître) pour pouvoir figurer parmi les élus [...]. Pourvu qu'au bout de tout cela nous n'ayons pas quelque catastrophe à l'étranger ! Quel meurtre que de démoraliser notre pauvre armée comme on le fait. Il y avait en 1876 tant de bonne volonté partout, mais périsse tout plutôt que de renoncer au pouvoir, telle est la devise jacobine...³³ »

Le 8 juillet 1886, suite au traité de commerce signé avec la Chine, Charles est à nouveau détaché de l'armée comme second attaché militaire en Chine. Sans le soupçonner, il est alors victime malgré lui des divergences dans le gouvernement. Un capitaine en mission au Japon devait être muté à ce poste mais Freycinet, à la fois président du conseil (c'est son troisième cabinet) et ministre des Affaires étrangères, prie le général Boulanger, ministre de la Guerre, de désigner Charles Walewski. L'explication lui en est donnée, une nouvelle fois, par son ami Meynier³⁴. Toutefois, il semble bien que Boulanger ait accueilli très favorablement cette requête. Le ministère était aussi hétérogène que possible et cette nomination accrut les antagonismes permanents. Jules Grévy, Président de la République, calculateur subtil et rusé, louvoyant de l'un à l'autre de ses ministres, en fut indisposé. Charles en paya lourdement les frais. Le 4 août 1886, il était rétrogradé comme capitaine avant d'être relevé de ses fonctions par le président de la République, le 31 janvier 1887³⁵. Il ne retrouvera son grade de capitaine adjudant major que le 11 novembre 1894, affecté au 76^e de ligne³⁶. Il avait alors quarante six ans !

Mais ses supérieurs sauront utiliser ses connaissances de la Chine. Sur leur demande, il établira le programme de visite de la mission chinoise en France les 29 et 30 avril 1889³⁷ et une étude sur la Chine qui lui vaudra les félicitations du Président du Conseil³⁸.

De nouveau l'attente est longue, ballotté de garnison en garnison. Charles sera nommé major le 19 mai 1895, chef de bataillon le 13 juillet 1897 et nommé officier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1898. Il avait cinquante ans³⁹ !

Face à l'affaire Dreyfus

Le capitaine Dreyfus fut arrêté le 15 octobre 1894 pour haute trahison, condamné le 22 décembre et dégradé le 5 janvier 1895. Son jugement ne fut cassé que le 12 juillet 1906 et sa réhabilitation proclamée le 20 juillet de la même année. Charles Walewski, militaire dans l'âme, suit avec passion l'affaire Dreyfus et compte alors parmi les antidreyfusards notoires. Sa passion et son enthousiasme à soutenir une cause qu'il croit juste lui attireront à nouveau

³² Il s'agit de Ernest Jung, Grand Maître de la Grande Loge Suisse *Alpina* de 1884 à 1890. Son père, Karl Gustav avait été Grand Maître de la même obédience avant lui, de 1850 à 1856.

³³ Patrimoine Charles André Walewski : A 289-73 à 76. Lettre de Mr Meynier à Charles, le 16 février 1886.

³⁴ Ibid. A 289-79 et 80. Lettre de Mr Meynier à Charles, le 24 juin 1886.

³⁵ Ibid. A 284-69 et A 284-66.

³⁶ SHD 6Y^F 47523.

³⁷ Patrimoine Charles-André Walewski : A 292-1 et 2. Programme établi pour Schneider et C^{ie}, au Creusot.

³⁸ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-60.

³⁹ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 284-63, A 284-61 et A 284-42.

des ennuis. Le suicide du colonel Henry⁴⁰, auteur des faux glissés dans le dossier de Dreyfus, amène à la révision de son procès et à une nouvelle et injuste condamnation. La mort du président Félix Faure (10 février 1899), conduit à l'élection d'Emile Loubet et à l'émergence d'une coalition de gauche favorable au capitaine (18 février 1899). Déroulède⁴¹, antidreyfusard acharné⁴² soutenu par une presse majoritaire⁴³, devait improviser un coup d'état et entraîner sur l'Élysée les régiments casernés à Reuilly (23 février 1899). Lâché par les troupes nationalistes, le complot échoue, stoppé par le général Roguet. La campagne nationaliste fut enrayée par l'énergie déployée par le ministre Waldeck-Rousseau⁴⁴. Les chefs du mouvement arrêtés pour complot et attentat contre la sûreté de l'État furent condamnés à l'exil par le Sénat transformé en Haute Cour (février 1900).

Les officiers antidreyfusards les plus en vue passèrent eux aussi devant leurs pairs. Charles Walewski en fut du nombre comme en témoignent ces deux lettres écrites, l'une par Félicie à son mari et l'autre par son colonel au commandant Walewski. Dans la première lettre, datée du 25 septembre 1900, soit moins de trois mois avant le vote de la loi amnistiant les faits connexes à l'Affaire Dreyfus, son épouse lui écrit : « Mon bien cher Charles, le général Duchesne⁴⁵ sort d'ici, il a voulu venir lui-même m'annoncer la bonne nouvelle qu'il avait enlevé la victoire ! Il t'a chaleureusement défendu et tu as eu l'unanimité moins une voix. J'espère que ma dépêche t'aura encore trouvé à Chenay⁴⁶, je suis bien heureuse et j'espère avoir su remercier le bon général Duchesne comme il le mérite mais il m'a bien dit que la partie n'est pas définitive puisqu'il reste le ministre. En hâte avec mes tendresses et ma joie. Ta Félicie⁴⁷. » La lettre que lui adresse son colonel l'exhorte à la patience : « Mon cher ami, ne perdez pas courage. Moi j'ai bon espoir. Vous serez chaudement soutenu et le général Duchesne dira ce que pourrait omettre notre chef. Il m'a dit se charger du général Brugère⁴⁸ qu'il m'a dissuadé de voir moi-même. Comme je suis mal côté, cela vaut mieux. Le général Kessler a remplacé le général Hagron, ce que je regrette. Le général de Baye s'est chargé du

⁴⁰ Émile Zola avait lancé son célèbre « J'accuse » dans l'Aurore le 13 janvier 1898. Le colonel Henry se trancha la gorge après être passé aux aveux, le 31 août 1898.

⁴¹ Paul Déroulède, Président de la Ligue des patriotes, fer de lance de l'agitation antidreyfusarde et ciment du parti national, tente lors des obsèques de Félix Faure de prendre la tête du cortège officiel de la garnison de la Seine, en se jetant au col du cheval du général Roguet, afin de marcher vers l'Élysée. Condamné au bannissement le 5 janvier 1900, il est acquitté le 31 mai suivant.

⁴² Bien que Dreyfus ait été juif, tous ses opposants n'étaient pas antisémites ; il existait un antidreyfusisme républicain et modéré, mais nombreux étaient des nationalistes prêts à renverser l'État républicain.

⁴³ *Le Petit Journal, L'Intransigeant, La Croix...*

⁴⁴ C'est à l'initiative du Président du Conseil, Pierre Waldeck-Rousseau, désireux d'éloigner celui qui tient la rue depuis plusieurs mois à Paris, que la Haute Cour condamne Paul Déroulède à dix ans de bannissement le 5 janvier 1900 pour " complot contre la sûreté de l'État ". Le " Parti national " était décapité.

⁴⁵ Le général Duchesne commandait le 5^e corps d'armée dont dépendait la 9^e division. Le 131^e régiment d'infanterie dont Charles Walewski commandait un bataillon faisait partie de la 18^e brigade, elle-même composante de la 9^e division. Il était donc le supérieur de Charles, le plus haut gradé.

⁴⁶ Chenay était un fort avancé pour la défense de Reims.

⁴⁷ Patrimoine Charles-André Walewski : A 289-6 à 8. Lettre de la comtesse Walewska à son mari, le 25 septembre 1900.

⁴⁸ Gouverneur militaire de Paris de 1899 à 1900, le général Brugère devint alors à partir de cette date le vice-président du conseil supérieur de la guerre, c'est-à-dire le plus haut officier de l'armée française.

général Renouard⁴⁹, que je n'ai pas rencontré, cela à la prière de Bizot. Enfin le gouverneur ne peut manquer de tenir compte d'une lettre très pressante que je lui ai écrite – on vous discute aujourd'hui ou demain. Appert est sauvé, il a le n° 26. Votre affectueusement dévoué⁵⁰. »

Cette fois, l'enthousiasme de Charles qui s'enflammait toujours pour une cause qui lui était chère, avait bien failli le perdre. Il s'en tirait au mieux puisqu'aucun blâme, nulle mention, pas même une allusion n'était portée dans ses états de service. Il en ressentit néanmoins beaucoup d'amertume et porta un jugement critique sur l'armée. En 1902, il l'exprimait encore dans un courrier à Félicie : « Hier notre journée a été plus longue que les précédentes. S'il m'était permis de critiquer, j'aurais beaucoup de choses à dire sur la manœuvre. Mais je ne suis pas et ne serai jamais grand chef – donc chut. Ma situation dans l'artillerie est charmante, je n'ai aucune responsabilité, je regarde, j'observe, je m'instruis. Jamais je n'ai assisté aux manœuvres dans de pareilles conditions. Je me figure être un officier étranger en mission. Tout le monde me fait bon accueil et c'est pour moi fort aimable...⁵¹»

Ainsi, en 1905, des traces dans les mémoires devaient l'arrêter dans sa carrière et l'incitèrent à faire valoir ses droits d'admission à la retraite. Quand au capitaine Dreyfus, son jugement ne fut cassé que le 12 juillet 1906 et sa réhabilitation proclamée le 20 juillet de la même année tandis qu'il recevait la Légion d'honneur.

Charles et l'Affaire des fiches

Le 29 décembre 1902, Charles est promu lieutenant-colonel. Son affectation au 23^e R.I. basé à Bourg-en-Bresse ne lui plaît guère en raison de son éloignement de Paris (6h de train). Il obtiendra son changement pour le 35^e R.I., le 1^{er} février 1903.

Charles conserve son franc-parler. Ainsi le général Roguet, dans un salon, parle d'un certain Mure qu'il n'aime pas. « Il le traite de dreyfusard et de grand poseur. J'ai été obligé de l'arrêter - écrit Charles - en lui disant qu'il était de mes amis. Il n'est pas digne de vous a-t-il ajouté. C'est dur et sévère...⁵²»

La laïcisation continue avec le ministère Waldeck-Rousseau⁵³ puis avec l'arrivée de Combes⁵⁴ et du général André comme ministre de la guerre avec mission pour ce dernier, de favoriser l'avancement des officiers "républicains". Le "bloc des gauches" triomphe aux élections de 1902 dans l'armée, leurs amis prennent du galon. Charles ne se prive pas de dénoncer ces manœuvres. Ainsi pour le commandant Bois : « ... T'ai-je dit que Bois était au tableau pour lieutenant colonel ? C'est inouï. Quel animal ! Les officiers qui le connaissent ont une peur bleue qu'il soit nommé à ma place, aussi ai-je conseillé au colonel de faire des démarches pour ne pas l'avoir...⁵⁵» C'est à ce moment là qu'éclate "l'Affaire des fiches", qui poursuivra longtemps Charles Walewski.

⁴⁹ Le général Renouard était alors chef de l'État-Major Général de l'armée.

⁵⁰ Ibid. A 298-84 et 85. Lettre du colonel commandant le 131^e régiment d'infanterie à Charles Walewski, le 19 novembre 1900.

⁵¹ Ibid. A 293-28 à 30. Lettre de Charles à Félicie, de Jouy le Châtel, le 9 septembre 1902.

⁵² Ibid. A 293-45 à 48. Lettre de Belfort, de Charles à Félicie, le 1^{er} février 1904.

⁵³ Député, ministre et Président du Conseil (Chef du gouvernement) du 22 juin 1899 au 3 juin 1902, Waldeck-Rousseau avait pour but de poursuivre et mener à terme le programme de laïcisation de l'État et de la société française. Il était dans cette tâche, en parfaite adéquation avec les aspirations d'une large part de la franc-maçonnerie.

⁵⁴ Président du Conseil du 7 juin 1902 au 1^{er} janvier 1905, Émile Combes, ancien élève du grand séminaire d'Albi, fut initié à la loge *Tolérance et Étoile de Saintonge*, le 1^{er} juin 1896. Il interdit aux congrégations d'enseigner et cessa toutes relations diplomatiques avec le Vatican.

⁵⁵ Ibid. A 293-42 à 44. Lettre de Belfort, de Charles à Félicie, le 4 février 1904.

Le général André fait appel aux loges du Grand Orient pour aider son ministère à fichier les officiers. C'est ainsi que des francs-maçons vont établir des rapports nominatifs sur dix-neuf mille officiers en mentionnant notamment s'ils vont à la messe le dimanche, avec un livre (le missel) ou pas, s'ils sont nobles, s'ils ont des relations mondaines, s'ils ont épousé une femme fortunée ou non, s'ils ont qualifié les maçons et les républicains de canailles, voleurs ou traîtres, etc⁵⁶. Charles remplit toutes les conditions ! Chaque dimanche il assiste à la messe (à Paris, c'est à Saint Philippe du Roule), il est noble, il a des relations mondaines, sa femme est fortunée, il a son franc-parler... Il est donc fiché très négativement.

À l'instar d'autres officiers⁵⁷, le 29 janvier 1904, Charles fait part de sa décision de démissionner. Ses amis et son colonel mettent tout en œuvre pour le retenir dans l'armée. Il écrit alors à son épouse : « ... Hier matin, le colonel m'a accueilli avec joie et se préparait à me parler de quantités de choses du régiment et à me charger de pas mal d'affaires qu'il avait mises de côté pour mon arrivée, quand je l'ai arrêté dans son débordement, en lui annonçant ma détermination de quitter l'armée. Il ne voulait pas le croire, il m'a prié de retourner causer avec lui dans l'après midi, après ma visite aux généraux. C'est ce que j'ai fait. Il avait préparé un tableau de propositions et de nominations – le brave homme s'était donné la peine de relever tout cela depuis 3 ans, pour me prouver que je pouvais arriver à être colonel. Il n'avait oublié qu'une chose, c'est que tous ceux qu'il m'a cités sont des favoris du jour, des amis du bloc des dreyfusards, enfin toutes considérations que je ne remplis pas. Enfin devant ma décision immuable, il a bien fallu qu'il cède – mais avec les larmes dans la voix, il m'a dit : “Vous n'allez pas m'abandonner comme cela tout de suite - j'ai besoin de vous – j'ai compté sur vos conseils pour plusieurs questions importantes pour le régiment, pour le personnel... etc.” Je lui ai répondu que je n'étais pas habitué à ne pas toujours faire les choses convenablement et correctement – que je n'avais pas l'intention de m'en aller comme un voleur et que ce n'était pas dans mes idées de ne pas me conduire comme je le devais jusqu'au bout⁵⁸. » Ainsi, en mai 1905, Charles est proposé pour le grade de colonel et la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Il n'obtiendra ni l'un, ni l'autre sous le prétexte qu'il est trop âgé.

Un départ anticipé à la retraite

Charles a compris que lieutenant colonel il est, lieutenant colonel il restera. Mais les pressions amicales sont si fortes qu'il mettra un an et demi avant d'obtenir ses droits à la retraite. Son enthousiasme pour l'armée reste intact mais sa décision est prise. Il fera valoir ses droits à la retraite et partira deux ans avant terme (il a cinquante six ans). Ce sera dur et long, tous ses amis se liguent pour le retenir depuis le général commandant le corps d'armée jusqu'à son colonel, en passant par le divisionnaire Lefort. Tous le reçoivent avec émotion et tentent de le faire revenir sur sa décision, une nouvelle fois sans succès. Au cœur d'une période politique délétère⁵⁹, Charles quitte l'armée et, le 28 mai 1905, sa femme lui écrit : « ... J'attendais

⁵⁶ Jean Guyot de Villeneuve, *La délation maçonnique dans l'armée*, Paris, ligue de défense nationale contre la franc-maçonnerie. C'est à partir du discours prononcé à la Chambre des députés le 28 octobre 1904, par Jean Guyot de Villeneuve, que le scandale éclate. Ce discours fut imprimé : Imp. Moderne A. Dumont, Clermont-Ferrand, 1904.

⁵⁷ Tel le lieutenant-colonel Hartmann qui écrivit alors : « *Si j'ai pris prématurément ma retraite il y a six mois, bien qu'inscrit au tableau d'avancement pour colonel, c'est précisément parce que je connaissais les agissements de la bande qui règne au cabinet du ministre de la guerre et à la direction de l'artillerie.* »

⁵⁸ Ibid. A 293-34 à 38. Lettre de Belfort, de Charles à Félicie, le 29 janvier 1904.

⁵⁹ Après publication des fiches dans *Le Figaro* (27 novembre 1904), *L'Echo de Paris*, *Le Gaulois* et interpellations répétées à la Chambre voyant nombre de députés abandonner le

anxieusement de savoir comment les choses s'étaient passées, d'autant plus que je sentais bien que tu allais au devant de certaines émotions ! Je comprends et partage tes états d'âme ! Les regrets qu'on t'exprime ne sont pas faits pour diminuer les liens...⁶⁰»

Charles Walewski sera rayé des contrôles de l'armée active le 31 juillet 1905. « Alea jacta est », écrira Félicie, son épouse. Tout est consommé... Neuf ans plus tard, les événements, l'enthousiasme intact de Charles pour la France, allaient en décider autrement. À soixante six ans, le lieutenant colonel Walewski répondait "Présent", le 2 août 1914.

Les raisons d'une carrière inachevée

Petit-fils de Napoléon Ier, fils du grand ministre des Affaires étrangères de Napoléon III, pourquoi sa vie et la biographie qui s'en dégage à ce moment de son existence laisse-t-elle une impression d'inachevé ?

Et pourtant, toutes ses notes, les compte rendus d'inspection le concernant, sont-ils durant sa carrière extrêmement élogieux, à tous les postes qu'il a occupés. Rappelons en quelques uns : De son colonel, en janvier 1871, lorsqu'il quitte la garde mobile : « Nul mieux que moi n'a pu apprécier la vraie bravoure dont vous avez souvent fait preuve, la fermeté qui vous donnait un ascendant si complet sur vos hommes... », du général de division, commandant la 9^e division, en octobre 1902 : « Mérite d'être promu à tous égards avant la fin de l'année. Excellent officier qui figure au tableau d'avancement. Avril 1903 : « Le lieutenant colonel Walewski est étonnant d'énergie, infatigable aux manœuvres, ardent au service, montrant à tout instant une activité de bon aloi... », octobre 1904 : « C'est un lieutenant colonel remarquable, ce serait un excellent chef de corps... Un précieux conseiller, un collaborateur inappréciable... Sa haute courtoisie et sa profonde connaissance du cœur du troupier lui valent l'affection de tous... », avril 1905 : « Conduite excellente, principes excellents, tenue remarquable, manière de servir parfaite... Paraît un chef de corps tout à fait hors ligne... », etc.

Plusieurs raisons à son retard dans les avancements en grade : tout d'abord, le temps perdu pour l'armée dans les années passées dans la diplomatie et autres. Nul doute que sa vocation militaire a été contrariée par Alexandre, son père. Charles n'a pas pu passer par l'École spéciale militaire, d'ailleurs il ne pouvait pas y être admis, étant encore citoyen polonais. Il est, dès lors, considéré comme étant sorti du rang. Nul doute également que le privilège de sa naissance, le milieu social dans lequel il évolua, l'excellente éducation qu'il a reçue, l'expérience acquise dans les ambassades, ses qualités dans la représentation et la connaissance des protocoles, l'aient fait désigner pour des missions détachées de l'armée (exposition universelle de 1878, comme officier d'ordonnance du Président de la République en 1886, comme attaché militaire en Chine en 1887). Ces affectations ne comptaient pas pour son avancement.

La seconde raison en résiderait dans un mélange de malchance qui en aurait fait une des victimes des mésententes dans le troisième ministère de Freycinet, conjugué à un caractère peut-être un peu trop enthousiaste et à un franc-parler direct qui l'aurait fait juger proche d'un certain fanatisme très apprécié par les uns mais rendu suspect pour d'autres. Rétrogradé comme capitaine, il devait passer plus de dix années dans le grade et être victime du boulangisme.

La troisième raison fut celle de sa position connue comme antidreyfusard et de l'Affaire des fiches ensuite qui lui coupera la maigre chance qui lui restait d'être nommé colonel avant d'atteindre l'âge fatidique de cinquante huit ans.

gouvernement.

⁶⁰ Ibid. A 289-11 et 12. Lettre de Félicie à Charles, le 28 mai 1905.

Pour Félicie

Une inclination réciproque spontanée

Alexandre Walewski, le père de Charles, mourra d'apoplexie en quelques minutes, le soir du 27 septembre 1868, laissant sa veuve assez désargentée et avec soixante mille francs de dettes. Afin de subvenir à ses besoins, Napoléon III nommera Marie-Anne Ricci, comtesse Walewska, dame d'honneur de l'Impératrice, lui accordant une pension de vingt mille francs et lui rachètera pour un million, le domaine d'Orx dans les Landes, dont il avait fait don au comte Walewski son époux, quelques années auparavant. Après la chute de l'Empire, à l'instigation d'Adolphe Thiers, « en souvenir d'une amitié qui a survécu au chassé croisé des régimes⁶¹ », Jules Grévy, alors président de la République, prendra la relève et lui attribuera une nouvelle pension de quinze mille francs : « en retour des services rendus » par son ancien collègue le comte Walewski⁶².

Jusqu'en 1885, Marie-Anne Ricci put ainsi maintenir son rang brillant dans la société parisienne. Elle continuait ainsi ses leçons de danse du temps de l'Ambassade de Londres et les fameux « mercredi d'ensuite ». Bien des jeunes filles faisaient chez elle leur entrée dans le monde et de nombreux jeunes gens lui devront leur mariage.

C'est précisément en 1885, qu'elle maria son fils Charles (auquel elle avait également donné le prénom de son père : Zanobi).

C'est donc un jeune homme désargenté, capitaine au 76^e de ligne, qu'épousera Félicie Douay, le 20 juin 1885. Il est en garnison à Orléans et possède un petit pied à terre à Paris, au n° 66 de la rue Marboeuf. Il a trente sept ans (né à Florence le 4 juin 1848) et elle en a vingt cinq. Il est pauvre. Elle est riche ! Très riche ! Son notaire, Maître Louis Morel d'Arleux, dressera la liste de ses avoirs avoisinant le million de francs⁶³. Charles, quant à lui, a hérité de son père un castel à Châtenay-Malabry qu'il appellera l'Aigle blanc et pour lequel il pense financer les travaux de réfection les plus urgents avec sa maigre solde.

Félicie Douay était la fille du général Félix Douay, Inspecteur général de corps d'armée, décédé en 1879 trois semaines après son épouse Élisabeth Le Breton. Son grand père, le général Le Breton, était mort en 1876 et sa grand mère dix ans auparavant. La jeune femme était donc seule et avait pris pension à Orléans chez une certaine Madame Eggly. Orléans, justement là où Charles tenait garnison.

Marieuse impénitente, Marie Anne, la mère de Charles, va aménager les rencontres, encouragée depuis Camden par l'Impératrice qui a bien connu Félicie dans sa prime jeunesse, lorsque Félix Douay, son père, était l'aide de camp de l'Empereur. Elle s'y était très attachée.

C'est Charles, bien sûr, qui fait le premier pas, à la fin de l'année 1884. Les rencontres se feront plus fréquentes jusqu'à cette déclaration de Charles, dont on ignore la date exacte⁶⁴, toute de tact et d'exquise finesse : « Mademoiselle, En revenant de chez ma sœur, je trouve votre lettre que j'attendais, je vous l'avoue, avec grande impatience. Je suis trop touché de l'exquise délicatesse de vos sentiments pour ne pas y pressentir mon bonheur ; ce que vous appelez vos exigences, sont choses bien douces et me paraissent d'autant plus faciles à satisfaire que parmi elles, la franchise est au premier plan. Mettant donc à profit l'encouragement que vous me donnez, je vous ouvre mon cœur dans toute sa sincérité ; les

⁶¹ Signalé par Joseph Valynseele, *La descendance naturelle de Napoléon Ier*, impr. Ch. Corlet, 1964, Condé sur Noireau, Calvados.

⁶² Rappelé par le comte d'Ornano, *La vie passionnante du comte Walewski, fils de Napoléon*, Les éditions comtales, 1953, Paris.

⁶³ SHD 6Y^F 47523 et Patrimoine Charles-André Walewski : A 293-2.

⁶⁴ Ibid. A 293-4 à 6. Lettre de Charles à Félicie.

quelques moments, trop rares à mon gré, que nous avons passés ensemble, sont-ils, le croyez-vous, suffisants, pour que dès maintenant, nous puissions nous prononcer sur la destinée de toute notre existence ; mieux ne vaudrait-il pas approfondir encore un peu nos cœurs et nos aspirations ? J'ai bien souvent réfléchi, comme vous, aux conditions nécessaires à un amour durable, il m'a toujours semblé qu'il ne pouvait être inspiré que par une complète connaissance l'un de l'autre. Mais, maintenant, comment vous exprimer toute la tendresse que je ressens déjà pour vous et la profonde reconnaissance que je vous ai vouée. Le souvenir de la générosité avec laquelle vous avez accueilli mon aveu de samedi, sera toujours, croyez-le bien, gravé dans mon cœur, comme votre si charmante lettre dont j'aime tous les termes. Vous me demandez de juger le tableau sans le cadre, pour moi tous deux s'harmonisent absolument et je les crois destinés à réaliser tous mes rêves. Si nos sympathies réciproques amènent une union que je désire, permettez moi de vous dire, en terminant, Mademoiselle, qu'avec ma vie toute entière, je vous donnerai tout mon amour. Ch. Walewski.

PS : Ma lettre, je l'espère, vous prouvera combien j'ai le désir de vous voir, et cela le plus tôt possible, si vous le voulez bien. » On ne peut s'empêcher de comparer sur ce plan, les deux approches totalement différentes : l'acceptation contrainte et forcée de Marie Walewska face à la fougue de Napoléon Ier d'une part et l'approche toute en délicatesse de Charles Walewski envers Félicie Douay d'autre part. Les générations se suivent mais ne se ressemblent pas.

Les rencontres se multiplient au gré des possibilités de Charles, soit à Paris, soit à Orléans. Après chacune d'elles, il lui exprime ses sentiments⁶⁵ : « J'ai été triste hier soir de vous voir partir ; heureusement votre petit mot est arrivé comme un rayon de soleil, me consoler un peu [...] Quel bonheur de vous retrouver demain et de passer quelques heures avec vous ; à vous redire que je vous aime. Charles. Mes hommages, je vous prie, à Mme Eggly. »

Pâques 1885 verra un envoi d'œufs⁶⁶ : « Mademoiselle Douay, 28 rue du général Foy à Paris : Je viens de recevoir quelques œufs frais de la campagne. Je me permets de vous les envoyer parce qu'on dit que le jour de Pâques, il faut en manger, cela porte bonheur. I love you. C. »

Le dimanche suivant, ce sera une pendule⁶⁷ : « J'espère que les heures passeront aussi vite quand vous regarderez dans l'avenir cette petite pendule, quelles passent pour le moment avec celle de Mme Eggly. Charles. »

Marie Anne Ricci, comtesse Walewska, est comblée. Voilà pour son fils un excellent parti, fortuné de surcroît. Quinze jours à peine après l'envoi des œufs à Félicie, Marie Anne écrit à son fils⁶⁸ : « ... Crois-moi, ou je me trompe fort, que cette jeune fille est ce qu'il te fallait. Pas d'ennuis de famille, très belle personne (...), pas timide (...). Je la trouve, je t'assure charmante et je crois que tu dois être heureux que Dieu a exaucé mes prières ! Tu seras heureux, c'est une sympathique créature, facile à vivre, j'en suis certaine ! Pas de prétentions... »

En écho, par la plume d'Alexandre Walewski⁶⁹, demi-frère de Charles, la famille approuve : « ... Écoute mon conseil, c'est le bon. Épouse Melle Douai, consacre-toi sérieusement à la rendre heureuse, vis avec simplicité, renonce avec courage à tes habitudes de grand seigneur, n'aie plus de ces petites vanités mesquines qui coûtent si cher, deviens rangé, ordonné, calcule avec soin avant de dépenser, reste militaire, redoute Paris et je te prédis que tu trouveras le bonheur. Je t'embrasse de tout mon cœur, Alexandre. »

⁶⁵ Ibid. A 293-7 et 8. Lettre de Charles à Félicie.

⁶⁶ Ibid. A 293-10. Lettre de Charles à Félicie en avril 1885.

⁶⁷ Ibid. A 293-9. Lettre de Charles à Félicie en avril 1885.

⁶⁸ Ibid. A 290-52 et 53. Lettre de Marie Anne Ricci à son fils Charles.

⁶⁹ Ibid. Lettre autographe d'Alexandre II Colonna Walewski à son demi frère Charles, envoyée du Consul général de France à Turin, le 12 mars 1885.

Marie Anne Ricci, comtesse Walewska, suit les progrès du futur couple de très près. En mai 1885, elle écrit à Charles⁷⁰ : « ... Je puis me tromper mais il me semble que l'affaire est presque conclue. C'est un mariage très honorable pour toi... Sur ce je t'embrasse de tout mon cœur et j'espère de trouver dans Félicie la fille que j'ai perdue. »

Et toujours très directive, elle complète deux jours plus tard⁷¹ : « ... Il faut donner ta bague de fiançailles samedi pour le dîner chez Benedetti... Il faut qu'elle puisse la mettre. »

Dès lors la presse est prévenue et publie la nouvelle des fiançailles⁷² : « Le fils du comte Walewski, l'ancien ministre des affaires étrangères, l'ancien ministre d'Etat, l'ancien ambassadeur et l'ancien président du Corps législatif du Second Empire, a hérité des grandes et aimables qualités de son père, et du charme de sa mère, la comtesse Walewska, née Ricci.

Le comte Charles Walewski, aujourd'hui capitaine d'infanterie, en garnison à Orléans, était digne d'entrer dans une famille dont le nom était synonyme de vertu militaire : celle du général Abel Douay... »

Le mariage sera célébré le 20 juin 1885. Depuis Farnborough Hill, l'Impératrice fait part de sa satisfaction à Félicie⁷³ : « Chère Mademoiselle Douay, J'ai appris avec plaisir votre mariage avec le Comte Walewski ; cette union entre deux familles qui ont conservé le souvenir du Papi est pour moi une satisfaction. Votre fiancé m'a aussi écrit pour me faire part de son mariage et son désir de me faire une visite lorsque vous viendrez en Angleterre. Je vous prie de lui dire que malgré la retraite dans laquelle je vis, je vous recevrai tous deux avec plaisir. Croyez, ma chère Madame, à tous mes sentiments. Eugénie. »

Un jeune homme digne d'éloges et une jeune femme secrète, mais attachante.

Quelle était la personnalité des deux jeunes époux ? La presse ne tarit pas d'éloges sur Charles Walewski et le dépeint très justement⁷⁴ : « ... À voir ce jeune homme blond, si doux, si tranquille, qui semble n'avoir d'autre désir que de passer inaperçu, ceux qui ne le connaissent pas, ne se douteraient pas qu'ils ont devant eux le porteur d'un nom éclatant et l'âme déterminée, entre toutes, d'un soldat de fer. »

Discret, Charles Walewski savait passer inaperçu. Ainsi cette anecdote, tirée d'un article de presse⁷⁵ : « Pour admirer Réjane en comtesse Walewska, le gratin et le sous-gratin de Paris étaient venus (...) Un spectateur toutefois, passa complètement inaperçu. Cependant bien intéressant en la circonstance, devant cette pièce qui montrait les amours de la comtesse Walewska et de Napoléon. Ce n'était que le comte Walewski... leur direct petit-fils... »

Très efficace, Charles Walewski était aussi un organisateur et un entraîneur d'hommes. Sa position sociale le contraignait à paraître dans le monde bien malgré lui, surtout au début de son mariage. Il devait s'y plier souvent à contre cœur et trouvait parfois l'Impératrice un peu "envahissante" dans ses invitations annuelles à Farnborough et, plus tard, en croisière sur son yacht, mais celle-ci s'était particulièrement attachée au couple.

Toutefois, Charles Walewski usait, quand il l'estimait nécessaire, de son franc-parler pour défendre ses idées et ses idéaux.

⁷⁰ Ibid. A 290-45. Lettre de Marie Anne Ricci à son fils Charles.

⁷¹ Ibid. A 290-54 et 55. Lettre de Marie Anne Ricci à son fils Charles.

⁷² Ibid. A 287-1. Article du journal « Le Gaulois » du 25 mars 1885, relatif au prochain mariage entre Charles et Félicie.

⁷³ Patrimoine Charles-André Walewski, lettre autographe de l'Impératrice à Félicie Douay.

⁷⁴ Ibid. A 287-1. Article du journal « Le Gaulois » du 25 mars 1885.

⁷⁵ Ibid. A 292-10.

La presse ne tarissait pas davantage d'éloges concernant Félicie⁷⁶ : « Mademoiselle Douay, qui a tous les charmes et tous les mérites qu'un homme peut rêver dans la compagne de sa vie, en choisissant entre tous le comte Walewski, a certainement associé sa destinée à celle d'un homme que son père (il s'agit en fait de son oncle, le général Abel Douay, ndlr) aurait distingué, lui aussi, entre tous si le champ de bataille de Wissembourg n'avait bu le sang de ce héros [...] en s'associant aux joies matrimoniales de la famille Douay, la France montrera qu'elle n'est pas ingrate pour ceux qui l'ont le mieux défendue aux jours de ses derniers périls. Signé : TOUT PARIS. »

Mais en réalité, Félicie était de tout temps dépressive avec tendance à la neurasthénie. Hypersensible et émotive, secrète et timide dans le monde, elle s'enfermait souvent dans ses rêveries et son ennui : « Mon cher Charles, Tes lettres sont en retard, je n'en ai pas eues hier et pas encore aujourd'hui, tu sais combien cela me manque, je pense bien que ce n'est pas ta faute. Tu devrais cependant user un peu plus de la dépêche. Est-ce cela qui m'a fait trouver cette journée de dimanche terriblement vide et triste. Les journées de la semaine passent plus rapidement à cause de mon atelier qui me prend une bonne part du temps...⁷⁷ » ou encore ce petit mot : « ... Au revoir mon bien aimé, tu me manques bien, je voudrais avoir tes lettres deux fois par jour.⁷⁸ »

Charles s'ingéniait alors à lui susciter des centres d'intérêts toujours nouveaux. Ainsi lui écrivait-il depuis Jouy le Châtel⁷⁹ : « C'est une grande joie pour moi de savoir que tu es contente - je t'ai trop souvent fait faire des choses qui t'ennuyaient [...] »

Félicie Douay était de constitution délicate et déjà, en 1877, son père l'incitait à consulter : « Je te recommande d'aller voir Mr le docteur Mingault et de lui bien exposer ta véritable situation. Il est indispensable que tu soignes, pendant que tu es jeune, ta constitution. Cela peut avoir une grande influence sur ta santé pour tout le reste de ton existence. Dans ta position, il faut que tu saches faire par toi-même le nécessaire. Je compte donc que tu ne passeras pas la semaine sans aller le voir.⁸⁰ » Félicie était sujette à des gastro-entérites fréquentes et à des colites. Annuellement, ou presque, elle faisait une cure thermale à Châtel Guyon ou à Vichy, seuls endroits où elle prenait plaisir à rencontrer des amis.

Un couple très uni

Dès son mariage, Charles Walewski s'ingénia à distraire son épouse. Leur voyage à Pékin, du 15 juillet 1886 au 9 juin 1887, où son mari était nommé attaché militaire, fut, de ce point de vue, une aubaine. N'ayant pas souffert du mal de mer, Félicie apprécia la longue traversée maritime par le canal de Suez et s'émerveilla des coutumes chinoises dont elle fit une description très colorée et très primesautière, depuis Shanghai⁸¹.

Lettre de Félicie à Elisa Taylor Le Breton, sa grand-mère

Nankin est encore tout à fait fermé aux Européens, aussi est-ce assez difficile d'y pénétrer. Le logement surtout a failli, sinon nous manquer, néanmoins être bien mauvais. Pour cela nous nous étions adressés à un jésuite

⁷⁶ Ibid. A 287-1. Article du journal « Le Gaulois » du 25 mars 1885.

⁷⁷ Ibid. A 289-48 à 50, lettre de Félicie à Charles, du 18 septembre 1889.

⁷⁸ Ibid. A 289-27 à 30, lettre de Félicie à Charles, du 20 mai 1905.

⁷⁹ Ibid. A 293-28 à 30, lettre de Charles à Félicie, de Jouy le Châtel, le 9 septembre 1902.

⁸⁰ Ibid. A 293-366 à 368, Lettre du général Félix Douay à sa fille Félicie, du camp de Châlons, le 13 octobre 1877.

⁸¹ Ibid. A 293-271 à 275, lettre de Félicie à Elisa Taylor Le Breton, sa grand-mère, du 6 août 1886.

missionnaire mais il ne peut recevoir le beau sexe. La règle étant formelle à ce sujet, il comptait nous faire loger dans une maison chrétienne chinoise, ce qui aurait été dur, je t'assure, vu ce qu'elle était, heureusement que nous avons pu recevoir l'hospitalité dans la famille d'un missionnaire américain protestant. Ce sont les seuls étrangers avec le père à Nankin. Les trois yankees ont été des plus aimables et nous leur étions très reconnaissants de nous sauver des horreurs de la maison chrétienne car tout chrétien qu'ils étaient, ils étaient aussi chinois c'est à dire d'une saleté indescriptible. Tu ne peux te figurer ce que c'est qu'une vieille chinoise sous ce rapport, je n'en ai pas encore vu beaucoup mais elles font toutes la même chose paraît-il, à commencer par la capitale. Grace à une escorte de palais fournie par le mandarin pour lequel Charles avait des lettres, nous avons pu nous promener en chaises à porteur dans la ville et les environs sans être bousculés ce qui est parfois à craindre du fait d'une très grande curiosité. Naturellement quant aux injures qu'ils portent aux étrangers, nous avons l'immense avantage de ne pas les comprendre. Il nous a fallu accepter un déjeuner des plus chinois que nous rendait le mandarin, Mr Li ou Yu – Toujours les bâtonnets (dont je ne me sers pas trop mal), le vin remplacé par du thé et un espèce de vin chinois appelé sainchou – les plats servis dans des petites soucoupes et des petits compotiers, un tas de saletés (nids d'hirondelles, ailerons de requin, œufs pourris etc, etc. puis quelques grosses pièces de cochon de lait, poisson ou autre. Et tout ceci dure 3 heures. Comme dédommagement de cet odieux festin, il m'a été donné de jeter un coup d'œil dans le sérail – Mr mon époux n'a pu avoir cet avantage – Mr Li ou Yu m'a présenté 8 femmes dont il a 16 enfants – ici cela n'a rien d'extraordinaire du reste. Toutes ces dames avaient des mises fort élégantes, leurs affreux petits pieds mutilés fort bien chaussés et des fleurs en quantité dans les cheveux et deux fois plus peintes que nos ? Après un petit quart d'heure de contemplation mutuelle, de compliments échangés et traduits, je me suis soumise à leurs investigations qui menaçaient de devenir indiscretes. La légitime m'a comblé de petits cadeaux pas chers hélas ! Il est assez rare que même nous autre, pensions-nous, voyions ainsi l'intérieur des dames chinoises aussi cela m'a-t-il intéressé quand à elles, c'était aussi la première fois qu'elles voyaient une étrangère, aussi quel ébahissement à tout ce que j'avais sur moi, mes bijoux surtout faisaient leur admiration.

Félicie était consciente d'être l'une des toutes premières femmes occidentales à être reçue dans ce milieu, suscitant la curiosité de ses hôtes et réciproquement.

Le couple était très uni car parfaitement complémentaire. Charles était protecteur et Félicie ne demandait qu'à être protégée. Aussi, afin d'être davantage présent, il sollicita des postes aussi proches que possible de Paris : Aide de camp du Président de la République (Mac-Mahon), Jouy le Châtel, près de Provins, Orléans, Versailles, Reims, Sully, Belfort... refusant Bourgen-Bresse, à six heures de train de Paris. Ainsi retrouvait-il sa femme deux à trois week-end par mois.

Par ailleurs, il l'incitait à faire ses cures et à voyager seule dans les pays limitrophes, tels la Belgique : « Ma chérie, j'ai reçu ce matin ta lettre d'Anvers du 6 avec la carte postale du palais du comte de Flandre. Je suis bien content que tu jouisses de ton voyage, je conçois facilement que tout ce que tu vois, t'intéresse et que ce petit déplacement te fasse plaisir [...] Je t'engage très sérieusement à profiter de ton séjour en Belgique, à ne pas précipiter ton retour si tu t'y trouves bien et si tu t'y amuses...⁸² »

Charles fera lui-même le résumé de leurs relations dans une lettre à Félicie : « ... tu sais que tu es tout pour moi. Tu sais que je n'ai qu'une idée, te faire plaisir, qu'un désir, faire tout ce que tu me demandes ; Tu sais que je n'ai qu'une préoccupation, c'est toi, toi, et toujours toi... Je demande tous les jours à Dieu dans mes prières, que tu sois heureuse, contente, qu'il te donne la santé, qu'il exauce tes vœux les plus chers. Si tu es heureuse, si tu es contente, chère Félicie, je serai heureux et je serai content. Toute ma vie est à toi. Du reste depuis que j'ai eu le bonheur de t'épouser, je n'ai pas pensé un seul instant autrement. A toi, bien à toi et toujours à toi. Charles⁸³. »

Pourquoi n'eurent-ils pas d'enfants ? Cela fut le grand vide de la vie de Félicie. Pourtant on ne peut nier que l'amour fut totalement partagé et le mariage consommé. À cet égard, Charles exprimait sans ambages mais avec pudeur, ses regrets de ne pas toujours pouvoir partager ses nuits avec Félicie : « ...J'ai une chambre à deux lits [...] J'ai regardé le 2^{ème} lit avec tristesse. Pourquoi ma Félicie n'est-elle pas là... Le plaisir de cette excursion serait doublé, triplé,

⁸² Ibid. A 293-28 à 30, lettre de Charles à Félicie, de Jouy le Châtel, le 9 septembre 1902.

⁸³ Ibid. A 293-227 et 228, lettre de Charles à Félicie.

quadruplé... Je me suis endormi avec peine, cependant le lit est bon... mais je pense à toi, ma chérie adorée⁸⁴. » Peut-être aussi, le couple était-il trop centré sur lui-même ? Félicie reporta son affection sur sa filleule italienne.

Vers une vie mondaine

Petit à petit, la “petite sauvageonne” accepte quelques invitations et Charles note⁸⁵ : « ... Je suis content que tu sois moins sauvage et que tu aies fait quelque chose... »

Il semble que les époux Walewski aient peu reçu, par contre, ils étaient invités presque chaque soir où Charles était à Paris, à Versailles ou à l’Aigle Blanc de Châtenay-Malabry. Bien que leur cercle d’amis ait été très grand, Félicie s’y sentait relativement à l’aise car il était essentiellement composé de bonapartistes. Les dîners avaient lieu le plus souvent chez le comte Giuseppe Primoli⁸⁶ qui était ainsi un trait d’union entre les bonapartistes. On y trouvait les Castellane, les Brincourt (grands amis de Félix Douay), la duchesse d’Elchingen, la princesse de la Moskova, le duc et la duchesse d’Albufera (Suchet), la princesse Murat, Madame Lyautey, Madame Germain Caraman, Gaston Jollivet, chroniqueur au Figaro, etc.

Lorsque Charles Walewski eut quitté l’armée pour le Crédit Lyonnais, il lui fut plus aisé de disposer de temps libre, sa puissance de travail lui permettant d’assurer quand même ses obligations envers la banque. Il eut aimé que son épouse l’accompagnât dans ses voyages, invités par l’Impératrice. Mais Félicie fuyait les mondanités. Au début, ce furent des invitations pour des croisières sur son yacht “le Thistle”, excellent bateau qui emmena l’Impératrice, Charles et d’autres invités dans les fjords de Norvège puis en Ecosse (juillet-août 1907). Le couple était séparé à nouveau, Félicie qui avait tant prisé son voyage en Chine, prétextait alors être sujette au mal de mer. Tous ces voyages étaient très fatigants, se faisant aussi en partie en train. À titre indicatif, au départ d’Edimbourg : « Nous partons en chemin de fer pour Londres à midi. Nous y arrivons à 21 heures. Nous couchons à Earton Hôtel et demain l’Impératrice partira pour Farnborough et moi, je prendrai le train qui part vers 11 heures du matin et qui arrive à Paris vers 7 heures du soir. Je prendrai aussitôt le train à la gare Saint Lazare pour Versailles où je pense être à 8 heures et demi ou 9 heures au plus tard...⁸⁷ » Après six semaines de bateau, d’excursions et deux jours de train, Charles pouvait écrire, à propos de l’Impératrice : « Ce qui est certain, c’est qu’elle a une rude énergie pour une femme de son âge. ⁸⁸ » (Elle avait quatre vingt un an).

En 1909, la “nouvelle série” qu’organise l’Impératrice à Farnborough, “est gaie et entrain”⁸⁹. Entre le consommé Rachel et le chevreuil à la sauce Winterhalter, les invités côtoyaient le Gotha de l’époque. À l’issue du repas, chaque convive signait scrupuleusement le menu des autres invités. Un siècle après, parcourir la collection de ces menus⁹⁰ et les noms des participants, laisse rêveur. L’année suivante, Charles ne cache pas, malgré l’affection qu’il

⁸⁴ Ibid. A 293-11 à 13, lettre de Charles à Félicie, du Creusot, le 30 avril 1889.

⁸⁵ Ibid. A 293-223 à 227, lettre de Charles à Félicie, de Pithiviers, le 5 avril 1894.

⁸⁶ Giuseppe Primoli (1851-1927). Sa mère, Charlotte Bonaparte (1832-1901), avait épousé en 1848, Pietro Primoli, comte de Foglia (1820-1883). Elle était la fille de Charles Lucien Bonaparte (fils de Lucien, prince de Canino) et de Zénaïde Bonaparte (fille de Joseph, roi de Naples, puis roi d’Espagne). Giuseppe Primoli fréquentait par ailleurs assidûment les salons de sa tante, la princesse Mathilde. Il devint le célèbre “Gégé” du Paris de la belle époque, dont parle le couple Walewski dans ses lettres.

⁸⁷ Ibid. A 293-125 et 126, lettre de Charles à Félicie, Edinburg S.Y. Thistle, du 8 août 1907.

⁸⁸ Ibid. A 293-114 à 118, lettre de Charles à Félicie, de Bergen, le 29 juillet 1907.

⁸⁹ Ibid. A 293-309 à 311, lettre de Christine Vide Arcos à Félicie, de Lاپley Stafford, le 10 septembre 1909.

⁹⁰ Patrimoine de Charles-André Walewski.

ressent pour l'Impératrice, sa difficulté à supporter l'éloignement et la séparation qu'entraînent ces voyages répétés pour Farnborough : « Je suis heureux de penser que peu de jours nous séparent et que bientôt nous serons réunis de nouveau. Je crois que ma visite ici a bien fait. S.M. aurait été mécontente si nous l'avions négligée cette année ; j'ai cru comprendre cela à différentes allusions. À cela, il y a un gros inconvénient ; si nous devons nous montrer flattés du désir qu'on a de nous avoir, c'est une sujétion pour l'avenir, c'est une obligation de venir ici tous les ans ; et quand on y est, il faut y rester 15 jours. Enfin c'est fini pour 1910. Nous verrons l'année prochaine ce qu'il faudra faire, nous avons le temps d'y songer !⁹¹ »

Puis c'est l'Impératrice qui viendra à Paris. Elle écourtera la durée de son voyage en juin 1912, très affectée par des articles “bien durs” d'Émile Ollivier⁹². Par contre, elle sera enchantée de son séjour passé du 24 juin au 9 juillet 1914 : « Hier, écrit Charles, j'ai conduit l'Impératrice dans notre auto à Boulogne chez Mr Kahn, voir des projections de la Chine et autres pays [...] Nous nous sommes promenés dans son jardin et Elle s'y trouvait tellement bien qu'Elle ne voulait plus s'en aller. Je l'ai ramenée au Continental à 8h [...] L'Impératrice a été tellement contente de la douceur de la voiture et du conducteur, qu'Elle me demande de la mener à Fontainebleau [...] Je n'ai pas pu lui refuser [...] Elle a beaucoup insisté pour que nous venions à Farnborough “le plus tôt et le plus longtemps possible”...⁹³ »

Quatre Juillet 1914... Ce sont les beaux jours... « ... Paris se vide petit à petit, on ne rencontre que des voitures chargées de malles...⁹⁴ », écrit Charles. À quinze jours du cataclysme, on croit rêver !

Pour la France

Le chef du personnel du Crédit Lyonnais

Rayé des contrôles de l'armée le 31 juillet 1905, Charles Walewski était engagé au Crédit Lyonnais dix jours auparavant. Il ne pouvait pas avoir de meilleure recommandation que celle de Monsieur Henri Germain, son fondateur en 1863, qui d'ailleurs décédera quelques semaines après l'entrée de Charles dans la banque. Charles y faisait ses débuts comme sous-chef du personnel du siège, avec une rémunération annuelle de cinq mille francs. Six mois plus tard, son salaire était porté à sept mille cinq cents francs. Au 1^{er} janvier 1910, il percevait vingt mille francs auxquels venaient s'ajouter une gratification de fin d'année de dix mille francs⁹⁵.

Le Crédit Lyonnais fut, avec le Crédit Foncier, la première banque française à se doter d'un service du personnel. Monsieur Germain lui-même, en avait défini les attributions⁹⁶. La première mention faite de l'existence d'un chef du personnel date de 1879. À cette date, l'établissement comptait déjà deux mille deux cent vingt personnes.

Charles Walewski était nommé directeur du service du personnel le 2 mai 1907 en remplaçant son prédécesseur (note de service n° 1532). Les fonctions du chef du personnel, qui relevait

⁹¹ Ibid. A-293 148 à 150, lettre de Charles à Félicie, de Farnborough, le 16 septembre 1910.

⁹² Ibid. A 289-33 et 34, lettre de Félicie à Charles, de Vichy, le 15 juin 1912.

⁹³ Ibid. A-293 199 à 201, lettre de Charles à Félicie, de Paris, le 26 juin 1914.

⁹⁴ Ibid. A-293 213 à 216, lettre de Charles à Félicie, du Jockey Club, le 4 juillet 1914.

⁹⁵ À titre de comparaison, un ouvrier travaillant neuf heures par jour dans une forge ou un laminoir était payé huit cent cinquante francs par an en moyenne tandis qu'un imprimeur percevait 1250 francs.

⁹⁶ La Société Générale créa son service du personnel en 1909 et la Banque d'Indochine en 1912.

directement de l'autorité du directeur général, étaient d'ordre administratif, mais aussi politique et juridique. La mission administrative résidait dans la gestion des affaires courantes telles que la tenue à jour des dossiers du personnel dans ses aspects sociaux, médicaux et techniques ; la mission politique consistait "à gérer" les revendications du personnel et la mission juridique, à assurer l'application des nouvelles lois en matière de travail et de protection sociale⁹⁷.

Charles Walewski allait y ajouter une mission d'organisation interne propre à unifier et à homogénéiser le siège central de Paris et les succursales de province et de l'étranger. Chaque comptoir, en effet, avait pris la fâcheuse tendance de se comporter comme un fief indépendant. Pour parvenir à cette unification, Charles Walewski prônera l'échange de personnel entre groupes pour combattre les agences trop indépendantes. « Ces mutations entre groupes, écrira-t-il, paraissent d'ailleurs désirables à plus d'un titre... Elles ne doivent pas entraîner selon nous la remise d'une démission. Elles comportent seulement l'avis favorable de deux directions et la transmission d'un dossier⁹⁸. »

Subitement, le 2 août 1914, Charles Walewski quittait sa confortable situation à trente mille francs par an pour se mettre totalement au service de la France, au salaire de son grade, soit dix mille francs par an. À ses yeux, le devoir national primait tous les autres.

Après lui, le Crédit Lyonnais avait pu apprécier l'emploi d'un militaire dans la fonction de chef du personnel puisque le 1^{er} janvier 1920, la fonction devait être occupée par le général de brigade Alfred Poindron jusqu'en 1945. Avec Charles Walewski, le Crédit Lyonnais avait expérimenté que les officiers à la retraite convenaient particulièrement lorsque la sécurité primait.

Comment concilier l'armée avec un emploi privé

Charles Walewski est un militaire et le restera toute sa vie. Aussi ne veut-il pas perdre le contact avec l'armée. Rayé des contrôles le 31 juillet 1905, il sera néanmoins affecté (en cas de mobilisation générale), au 123^e régiment d'infanterie, puis le 25 juillet 1907, au régiment d'infanterie de Belfort (dépôt commun). Charles ne peut accepter ce passage dans l'armée territoriale. Le 16 juin 1910, malgré ses démarches, il est rayé des cadres de la "territoriale". Il n'aura de cesse d'être réintégré car, juge-t-il, « les nouvelles ne sont pas bonnes ». Lors de sa croisière avec l'Impératrice, il a noté le réarmement anglais, les chantiers navals travaillant jours et nuits et le nombre important de bâtiments de guerre qui mouillaient dans les ports, autour d'eux.

À force d'insister, il est réintégré le 30 août 1912 comme lieutenant-colonel aux services spéciaux du gouvernement militaire de Paris. Il a 64 ans. En cas de guerre, ce n'est pas un poste en contact avec l'ennemi... mais enfin, il est à nouveau officiellement rentré dans l'institution ! Il faut dire qu'il a tout fait pour cela, notamment au sein de sa propre société du Crédit Lyonnais.

Dans la perspective de la "Revanche" et de la reconquête de l'Alsace et de la Moselle, dès 1882, avait été créée "l'organisation des bataillons scolaires" pour les enfants scolarisés volontaires entre douze et quatorze ans. On y apprenait des chants patriotiques, à défiler, jouer du clairon ou du tambour, on y faisait de la gymnastique et on s'initiait au maniement des armes avec de vieux fusils "Lebel" hors d'usage. Chaque bataillon comptait soixante enfants.

⁹⁷ Cécile Omnes, *La gestion du personnel du Crédit Lyonnais de 1863 à 1939*, PIE Peter Lang, Bruxelles, p. 102-158 et 211-214.

⁹⁸ Service des Archives des Crédit Agricole et Crédit Lyonnais, AHCL, 98 AH 250, note du colonel Walewski adressée à James Rosseli, directeur des agences étrangères, le 12 mars 1910.

À partir de quatorze ans, en usine, commençait pour les volontaires une pré-préparation militaire qui débouchait sur la préparation proprement dite, sanctionnée par un “brevet de préparation militaire”. Il s’agissait d’adapter les jeunes à la vie militaire sans heurt par une préparation physique. Il s’agissait aussi, disaient les invitations à s’y inscrire, d’en faire “des hommes” au cœur bien trempé et pleins de hautes qualités morales⁹⁹.

Ceux qui étaient incorporés munis de ce brevet étaient nommés caporaux au bout de trois mois et sergents au bout de neuf mois. L’avantage n’était pas négligeable surtout lorsqu’à partir de 1913, la durée du service militaire passait de deux à trois ans.

Au Crédit Lyonnais, c’était à l’époque le président du conseil d’administration lui-même qui en était responsable et Charles Walewski, chef du personnel, qui en assurait le bon fonctionnement avec minutie et dans les moindres détails. La création de cette “section de préparation militaire” avait fait l’objet d’une autorisation du ministère de la Guerre car la tâche était considérée comme “difficile et sacrée”.

2 août 1914 – L’officier supérieur le plus âgé

Charles Walewski le sait bien. Il en a souffert et en souffre toujours. L’Affaire des fiches, en bloquant l’avancement de nombreux officiers, a provoqué le départ anticipé des meilleurs. Il sait aussi qu’il comptait parmi les meilleurs. Ainsi, le futur vainqueur de Verdun partira-t-il à cinquante huit ans comme colonel¹⁰⁰. Son refus, hautain et cassant, de participer à l’élaboration des fiches l’avait, lui aussi, stoppé net dans son avancement. La saignée, dans les rangs, qui en résultera ne sera pas étrangère aux premiers revers d’août 1914. Nombre d’officiers “réactionnaires et cléricaux” avaient ainsi été écartés des postes importants de l’armée au profit de carriéristes médiocres. Près de la moitié de ces derniers fut limogée par Joffre pour incompetence à l’issue du premier mois de la guerre. Quarante huit généraux étaient du nombre.

Ainsi, dès le 2 août 1914, Charles quitte le Crédit Lyonnais et répond “Présent” le jour de la mobilisation générale, alors que les territoriaux ne sont pas encore appelés. On ne sait comment se déroula son rappel à l’activité, toujours est-il qu’il est incorporé comme major de la garnison de Versailles. Vraisemblablement, il a contracté un engagement spécial pour la durée de la guerre puisque, d’après son âge, il ne faisait déjà plus partie de la réserve de l’armée territoriale¹⁰¹. Vu son âge, on lui octroie seulement une fonction convenant à un commandant. Charles Walewski est âgé en effet de soixante six ans. Il est le plus vieil officier supérieur. À part Maunoury qui accuse ses soixante sept ans, tous les principaux maréchaux et généraux qui s’illustreront dans les quatre années à venir, ont de quatre à dix ans de moins que lui. Leurs fonctions ne les conduiront pas à des efforts physiques intenses, tels que passer des journées entières à cheval, dans le froid, la pluie ou la boue des tranchées¹⁰²... Leur limite d’âge est ainsi plus élevée.

Charles est donc affecté à Versailles, à demeure dans une caserne et ronge son frein. Il y restera un an, jusqu’au 13 juillet 1915.

⁹⁹ Service des Archives des Crédit Agricole et Crédit Lyonnais, BR HCL 35, Mémorial du groupe sportif du Crédit Lyonnais, 25^e anniversaire, Lyon, p. 12.

¹⁰⁰ Philippe Pétain, à son départ à la retraite comme colonel, commandait l’École de Saint-Cyr. Le 2 août, soit quelques mois après, il rejoignait l’armée.

¹⁰¹ SHD, dossiers Xs 473 485 et confirmé par lettre du SHD du 1^{er} octobre 2010.

¹⁰² À titre indicatif, en 1914, le général Gouraud n’avait que quarante sept ans, Mangin quarante huit, Pétain et Nivelles tous deux cinquante huit, Lyautey soixante, Foch soixante trois et Gallieni soixante cinq. Seuls Maunoury et Gallieni avaient participé à la guerre de 1870-1871.

Il y a beaucoup de mouvements et de passages dans de telles garnisons en temps de guerre. Versailles est située dans la zone du camp retranché de Paris, zone Sud. Tout est à organiser en vue de la défense “à outrance” de Paris. Les forts de Poissy, de Saint-Germain, de Marly s’avèrent obsolètes. Il faut réaliser en urgence des parapets, tendre des fils barbelés, creuser une triple ligne de tranchées entre ces fortins car on s’attend à un assaut de von Kluck sur Paris. Des détachements de Uhlans étaient signalés à quelques dizaines de kilomètres de Paris seulement. Mais soudain, le 3 septembre après-midi, l’armée de von Kluck abandonne la marche en direction de Paris, s’infléchissant vers le Sud-Est, espérant couper la retraite des forces franco-anglaises, au lieu de contourner Paris par l’Ouest. Von Kluck offre ainsi son flanc droit à Gallieni qui persuade Joffre d’une contre-attaque. Ce sera la bataille de l’Ourcq qui précédera la bataille de la Marne et l’épisode des célèbres taxis Renault d’André Walewski¹⁰³, neveu de Charles, qui suit les événements avec passion, sans pouvoir y prendre part.

Dans cette première partie de la guerre, le lieutenant colonel Walewski, que l’on appelle maintenant “colonel” (!) est apprécié de ses supérieurs : « Sous-chef d’État major de la zone Sud du C.R.P., le colonel Walewski a montré que malgré son âge (soixante sept ans), il n’avait rien perdu des brillantes qualités dont il a fait preuve pendant toute sa carrière et qui l’avaient fait noter comme officier supérieur de tout premier ordre. A rendu dans la situation actuelle les plus grands services et en rendrait encore si les circonstances l’appelaient sur le front. Ancien combattant de 1870, ayant pris part aux campagnes d’Algérie et de Tunisie, chevalier de la Légion d’honneur depuis 1871, officier depuis 1898, paraît tout désigné pour obtenir la croix de commandeur pour laquelle il est proposé¹⁰⁴. »

Ainsi proposé une nouvelle fois pour la croix de commandeur de la Légion d’honneur par le général Malasset, Charles sera, une fois de plus, “oublié”. Seul le silence répondra à cette nouvelle proposition.

Désormais Charles n’aura de cesse d’être affecté aux avant-postes. Félicie est à Paris et prodigue ses soins comme infirmière au service de santé des armées. Leurs rencontres sont rares et brèves car le travail à l’hôpital est astreignant.

À force de demandes, son expérience aidant, Charles obtient au bout de quelques mois (26 octobre 1915), le poste de Chef d’État Major de la zone Sud du camp retranché de Paris et adjoint au général commandant le C.R.P. Mais il aspire toujours à occuper un poste en première ligne.

Le sacrifice final

À force de sollicitations de plus en plus pressantes, enfin, le 15 janvier 1916, il obtient le commandement du 2^e groupe de bataillons territoriaux détachés. Ce groupe se compose de quatre bataillons, soit quatre mille hommes. C’est pour le moins une fonction dévolue à un

¹⁰³ De sa liaison avec la grande tragédienne Rachel, Alexandre Walewski eut un fils également prénommé Alexandre (1844-1898) et un petit-fils André (1871-1954). André fit carrière dans l’armée jusqu’à son mariage puis entra dans les affaires en créant, en 1903, la Compagnie française des automobiles de place, première société exploitant des taxis dans le monde entier. Ainsi furent utilisés 1 500 taxis Renault pour transporter six à sept mille hommes de troupe en un temps record sur le front, dans la nuit du 7 au 8 septembre, depuis l’esplanade des Invalides jusqu’à Nanteuil et Silly-le-Long. L’idée en revint conjointement aux généraux Gallieni et Clergerie et au commandant André Walewski. Tous les Walewski actuels descendent d’André Walewski.

¹⁰⁴ SHD 6Yf 47523, feuillet individuel de campagne, Versailles, mai 1915. Signé : colonel Desbrière, chef d’État major de la zone Sud du C.R.P pour C.C. Le général Malasset. »

colonel. Mais Charles n'a cure du grade et se hâte de rejoindre son poste, d'autant qu'avec la saignée permanente de Verdun, les cadres se raréfient.

Mais, trois jours plus tard, le 18 janvier, l'ordre est annulé et Charles se trouve chargé du commandement de la 4^e circonscription, avec résidence à Versailles ! Quelle désillusion ! N'aurait-on plus confiance en ses qualités physiques vu son âge (Soixante huit ans) ? Tout autre que lui aurait abandonné. Mais il s'obstine et en mars 1916, il obtient à nouveau le commandement de ses quatre bataillons.

Charles sera basé à Vivières, dans l'Aisne, à sept kilomètres de Villers-Cotterêts. Ses troupes sont réparties sur la ligne de front le long de l'Aisne qui coule d'Est en Ouest entre Compiègne et Soissons et couvrent une portion de ces rives. Les troupes allemandes sont au Nord de l'Aisne et lancent de temps à autre des reconnaissances. Le front est étendu, les hommes peu nombreux doivent suppléer au manque d'effectif lié à la mortalité : si les grandes batailles ont lieu à cette période, en Champagne (25 septembre - 8 octobre 1915), à Verdun (février à août 1916), puis la Somme (juillet à novembre 1916), il n'en reste pas moins que dans le secteur avancé de Charles Walewski, il faut donner l'impression du nombre. À soixante huit ans, Charles va se dépenser sans compter, à cheval par tous les temps pour coordonner ses troupes. Des reconnaissances allemandes le long de l'Aisne seront dispersées à plusieurs reprises, notamment en mai 1916¹⁰⁵.

Déployant une énergie à toute épreuve, le lieutenant colonel Walewski était néanmoins, durant toute sa carrière, sujet au "rhume des foins", à des rhinites prolongées, des rhinopharyngites avec maux de gorge douloureux et à des bronchites chroniques qui lui occasionnaient parfois de fortes fièvres. Il n'en assumait pas moins son service.

Vers la mi-août 1916, le lieutenant colonel Walewski était amené comme à l'ordinaire, à visiter ses quatre bataillons. Son supérieur hiérarchique, le général Malasset, commandant la zone avancée Monchy-Humières, devait écrire, le 6 juillet 1917 : « D'après les renseignements verbaux fournis par les officiers présents dans les environs de Vivières pendant l'été 1916, il résulterait que le refroidissement auquel a succombé le lieutenant colonel Walewski serait advenu à l'occasion du service : le lieutenant-colonel ayant eu très chaud en rentrant à cheval d'une inspection de ses hommes aurait été surpris par un violent orage – un grand refroidissement s'en serait suivi et le lieutenant colonel aurait été obligé de garder immédiatement la chambre. Signé : le général Malasset¹⁰⁶.

Le même écrivait, à deux jours d'intervalle : « [Charles Walewski] venu dans la zone avancée du camp retranché de Paris sur sa demande, commandait un groupe de bataillons territoriaux (2^e groupe). Faisait son service d'une façon parfaite. Mort pour la France à l'hôpital n° 22 de Villers-Cotterêts le 25 octobre 1916, à la suite d'un refroidissement. Monchy-Humières, le 4 juillet 1917, le Gal Malasset, commandant la Z.A du C.R.P.¹⁰⁷ »

Le registre de décès, à la date du 25 octobre, note : « Entré à l'hôpital temporaire 22 de Villers-Cotterêts le 18 août 1916 pour broncho-pneumonie double et anémie consécutive. Décédé dans le même hôpital le 25 octobre 1916, à 1 heure 30. « Mort pour la France », « maladie contractée en service sur le front des Armées. »

Trois ou quatre jours au plus s'étaient écoulés entre son refroidissement et son admission à l'hôpital de campagne. Très anémié, épuisé, Charles avait lutté avec toute son énergie contre l'infection qui s'était déclarée, mais en vain. Il avait d'autant moins de chance qu'il avait toujours souffert des bronches. Son agonie avait duré presque deux mois et demi.

¹⁰⁵ *L'Illustration* du 27 mai 1916.

¹⁰⁶ SHD 6Y^F 47523, feuillet individuel de campagne établi par le général Malasset, commandant en 1916 la zone avancée du camp retranché de Paris et, en 1917, la zone avancée de Monchy-Humières.

¹⁰⁷ Ibid.

L'article du journal *Le Monde*, signé Gaston Jollivet, précisait : « ... la tendresse des siens l'a disputé vainement au mal implacable. » On peut penser que Félicie, son épouse, infirmière dans un hôpital militaire parisien, aurait obtenu l'autorisation de l'assister. Le même journaliste poursuivait : « ... il continua sa carrière de façon à ce qu'il lui fût permis d'aspirer à la triple étoile, si la politique qu'il fuyait – lui qui savait si peu ce que c'était de fuir – ne lui avait pas barré la route sous le ministère André en ne lui donnant pas sa place sur le tableau d'avancement. Ce jour-là, il ne fit entendre ni une récrimination ni même une plainte. Il continua d'accomplir tout son devoir [...] Ses notes (au début de la guerre, ndlr), lui valurent un commandement important comme colonel [...] Et ce fut la troisième consolation à sa douleur d'être « parti » comme lieutenant-colonel. Joie bien courte et si cruellement payée par l'amertume de ne pas mener au feu ces hommes auxquels, dans les quelques semaines passées à leur tête, il avait sûrement communiqué, à force de bonne grâce, l'étincelle du feu de vaillance qui brûlait en lui, et d'être mort, lui Walewski, dans son lit. »

Est-ce pour cette raison qu'aucune décoration ne lui fut attribuée à titre posthume ? Pas même la croix de Guerre ! Encore moins, bien sûr, cette croix de Commandeur de la Légion d'honneur, déjà refusée par deux fois ! La vraie raison est à rechercher ailleurs¹⁰⁸.

Ses amis, ses relations nombreuses, heureusement, lui rendirent un vibrant hommage dans sa paroisse parisienne de Saint Philippe du Roule. Un article de presse (journal non précisé), rend compte¹⁰⁹ : « Un service funèbre a été célébré hier, à midi, en l'église Saint-Philippe du Roule, à la mémoire du lieutenant-colonel comte Colonna Walewski, qui a succombé à Villers-Cotterêts, aux suites d'une maladie contractée au service de la France. Les tentures du portail, les piliers du chœur et le catafalque avaient reçu une décoration de trophées de drapeaux aux couleurs nationales. La messe a été dite par l'abbé Millié ; l'absoute a été donnée par le chanoine Lémond, curé de la paroisse. Le deuil était représenté par le comte Mathéus, beau-frère du défunt colonel, et le comte André Walewski, son neveu, et par ses petits-neveux, en l'absence de MM. de Carini, d'Ornano, de Beaurecueil, de Bouvet, Didelot, de Broissia, officiers au front. Du côté des dames : la comtesse Walewska, sa veuve ; la comtesse de Bourqueney, sa sœur ; la vicomtesse Mathéus, la comtesse André Walewski, la princesse de Carini, la comtesse de Broissia, la baronne Georges Didelot. La princesse de La Moskova représentait l'impératrice Eugénie. Parmi l'assistance fort empressée : Prince Murat, duchesse de Trévise, duc et duchesse d'Albufera, Frédéric Masson, duc de Feltre, duc et duchesse de Lesparte, princesse de Montholon, duc et duchesse de Morny, etc. (Suit une très longue liste de participants).

Désormais, Félicie est seule... “La petite sauvageonne” que seul Charles avait su apprivoiser, s'est murée dans son chagrin. Elle ne recevra plus personne, refusera tout contact, dans une désespérance affreuse, ne répondant qu'aux sollicitations des nombreuses congrégations religieuses, par de larges oboles. Elle s'était séparée du château de la Chauverie (à Luigny, dans l'Eure et Loir), propriété de sa mère (Élisa Le Breton), avait converti prudemment sa fortune en or (évaluée en 1884 à huit cent deux mille six cent quarante francs) et s'était finalement retirée à Versailles, comme pensionnaire chez les Sœurs de l'Enfant Jésus, ne voulant voir personne, comme en témoigne, sept ans après la mort de son mari, à titre

¹⁰⁸ Une note du Ministère des Affaires étrangères, classée dans le dossier de son neveu Alexandre II Walewski, qui ne put terminer sa carrière que comme consul général de France à Naples, puis à Turin (où il est inhumé), s'appliquerait tout autant à Charles Walewski. En effet, l'ambassadeur de France à Rome avait proposé par six fois l'élévation d'Alexandre II Walewski, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1882, au grade d'officier. Ce grade lui fut refusé à chaque fois au motif qu'il n'était pas un homme sûr au service de la République. Le commandant André Walewski, l'homme des “Taxis de la Marne”, devait démissionner lui aussi, victime de l'Affaire des fiches.

¹⁰⁹ Patrimoine Charles-André Walewski : A 292 6 et 7.

d'exemple, cette note interne du Crédit Lyonnais datée du 28 juillet 1923, où son époux avait travaillé neuf ans : « Note relative à Mme la comtesse Walewska, veuve du comte Walewski, ancien chef du personnel du siège central : Nous avons remis, il y a quelques temps, à la comtesse Walewska, la plaquette que le Crédit Lyonnais a offert aux veuves de ses employés morts au champ d'honneur. Cette remise avait dû être différée en raison de l'impressionnabilité de la comtesse Walewska qui ne peut que très difficilement être entretenue de tout ce qui lui rappelle son mari. Nous l'avons en même temps informée que nous tenions à sa disposition une somme de dix mille francs qui lui est accordée par décision d'avril 1921, par application de la mesure prise en octobre 1919... Nous allons essayer d'avoir discrètement des indications sur la situation de la comtesse Walewska... ¹¹⁰»

Félicie Douay s'est éteinte le 10 août 1952, à l'âge de quatre vingt douze ans. Elle était le dernier témoin vivant des fastes de la Cour au Second Empire¹¹¹.

Elle est inhumée au cimetière du Père Lachaise, dans la concession de la famille Walewski (66^e division). Elle repose auprès de son mari qui fut la lumière de sa vie.

Les auteurs remercient tout particulièrement le comte Charles André Walewski pour la mise à disposition de ses archives personnelles.

Légendes des illustrations

- 1) Alexandre, comte Colonna Walewski et son épouse Marie Anne Ricci. Arch. Abel Douay. (Page 1 : « Pour l'armée » : Des débuts sous la contrainte).
- 2) Charles, 2^e comte Colonna Walewski, capitaine au 76^e de ligne à Orléans, vers 1885. Arch. Abel Douay. (Page 5, à la fin du paragraphe : « Comment devenir citoyen français »).
- 3) 8 juillet 1886 : voyage en Chine sur le paquebot : Charles Walewski au centre, accompagné de son épouse Félicie, à droite de la photo. Patrimoine Charles-André Walewski. (Page 6, 2^e paragraphe)
- 4) 25 septembre 1900 : Lettre de Félicie à Charles, l'assurant des soutiens de la plus haute hiérarchie militaire, lors de l'affaire Dreyfus. Patrimoine Charles-André Walewski. (Page 7, 2^e paragraphe)
- 5) 28 mai 1905, Charles quitte l'armée, Félicie le soutient à nouveau moralement lors de l'affaire des fiches. Patrimoine Charles-André Walewski. (Page 10, fin du paragraphe : « Un départ à la retraite anticipé »)
- 6) Félicie Douay, épouse du comte Charles Walewski. Patrimoine Charles-André Walewski. (Page 11, « Pour Félicie » : Une inclination réciproque spontanée)
- 7) Félicie Douay, comtesse Walewska. Patrimoine Charles-André Walewski. (Page 16 : « Vers une vie mondaine »)
- 8) Charles Walewski en tenue de lieutenant colonel. Patrimoine Charles-André Walewski. (Page 21 : « Pour la France » : Le sacrifice final)

¹¹⁰ Crédit Lyonnais, Service des archives des Crédit agricole et Crédit Lyonnais. Dossier Charles Walewski, ref. DP 35, note interne du 28 juillet 1923.

¹¹¹ Son père Félix Douay, avait accompagné l'Impératrice lors de l'inauguration du canal de Suez en 1869, comme aide de camp de l'Empereur souffrant et demeuré à Paris. Félicie avait alors neuf ans.